

TEMPERATURE Du 1er juin 1905. Fahrenheit Centigrade. 7 h. du matin 82 32. Midi 90 32. 3 P. M. 84 31. 5 P. M. 86 31.

L'ATTENTAT CONTRE LE ROI D'ESPAGNE

ET LE Président Loubet.

Au milieu de fêtes splendides comme seul Paris sait et peut en donner, d'une population enthousiaste acclamant un monarque qui se rayonnait de jeunesse et sa parenté de race lui rendaient plus cher, un misérable, un toupé, a jeté une bombe sur la voiture dans laquelle il était assis à côté avec le président de la République Française. L'attentat n'a pas eu le résultat qu'on attendait sans doute l'autour, car l'engin terrible, lancé par-dessus la voiture officielle, a atteint un cavalier à l'épaulé et est tombé sur le pavé de la rue, où il a fait explosion, blessant quelques soldats et une femme assez grièvement, et déformant ainsi un enfant. Certes, l'anarchiste ne visait pas plus le roi Alphonse que le président Loubet; il n'avait probablement pas un désir ardent de les tuer, sachant bien que leur disparition ne changerait rien au régime existant dans leurs pays respectifs; ce qu'il voulait, c'était d'attaquer un principe d'autorité que les deux chefs d'Etat représentaient. Et c'est à l'instigation du roi d'Espagne qu'on a organisé la compagnie du président français une des rues de Paris où la population les acclamait, c'est qu'il a jugé plus favorable à l'exécution de son dessein. Il aurait tout aussi bien lancé sa bombe à tout autre point du monde s'il en avait eu l'occasion, sur le président en Italie ou en Angleterre qu'il a visités récemment, sur le roi dans quelque autre capitale où il est attendu. L'anarchiste ne choisit pas le lieu où il se propose d'accomplir son forfait; il frappe quand il juge l'occasion propice. C'est Loubet parcourant l'impératrice d'Autriche sur les bords du Lac de Genève; c'est Caserio ouvrant la poitrine du président Carnot dans une rue de Lyon; c'est Oulagos abattant le président McKinley d'un coup de revolver à l'exposition de Buffalo. Et il n'est venu à l'idée de personne que la Suisse, la France ou les Etats-Unis fussent des pays moins à l'abri des attentats anarchistes que les autres; que Genève, Lyon ou Buffalo fussent des villes offrant moins de sécurité que les autres aux chefs d'Etat ou aux représentants du principe d'autorité. L'attentat d'avant-hier rentre donc dans la catégorie des crimes anarchistes ordinaires; le fait que le roi d'Espagne était l'hôte de pays dans lequel il a été perpétré ne le rend ni plus ni moins odieux. Alphonse XIII était autant en danger dans le train qui l'a amené en France, à la gare où il est descendu, dans le théâtre même où il serait, que dans l'avenue de l'Opéra. Le président Loubet aurait pu être attaqué tout aussi bien à Londres ou à Rome que dans une rue de la capitale de son pays.

L'attentat de Paris augmente simplement la longue liste des crimes anarchistes, et il n'y a qu'à souhaiter que les gouvernements prennent des mesures plus énergiques encore pour empêcher le retour.

La nouvelle loi allemande sur le recrutement de l'armée.

Le "Reichs-Anzeiger" publie le texte de la loi du 15 avril 1905 modifiant le recrutement de l'armée et abrogeant les lois antérieures, notamment celle du 15 juillet 1893 qui établissait provisoirement le service de deux ans.

A partir de ce jour, tout Allemand valide est astreint à sept années de service dans l'armée active (de vingt ans révolus à vingt-sept ans et un jour). De là, il passe dans la landwehr du premier ban, dont il fait partie pendant cinq ans. Après quoi, il est affecté à la landwehr du deuxième ban et reste soumis aux obligations de cette dernière jusqu'au 31 mars de l'année où il atteint l'âge de trente-neuf ans.

Pendant les sept années de service dans l'armée active, les hommes appartenant à la cavalerie et à l'artillerie à cheval restent trois ans consécutifs sous les drapeaux; les hommes des autres armes, deux ans. Les réservistes de toutes armes sont astreints à deux périodes d'instruction de huit semaines chacune. Les fantassins de la landwehr du premier ban peuvent être convoqués à deux reprises, chaque fois pour une durée de huit à quinze jours, et en particulier pour servir à constituer des formations spéciales composées uniquement d'hommes enrôlés au "Reichs-Anzeiger" (réserve et landwehr). Les cavaliers de la landwehr ne sont pas convoqués en temps de paix. Les hommes appartenant à d'autres armes sont convoqués occasionnellement, en particulier pour constituer des formations spéciales.

En même temps que la précédente loi, a été promulguée celle du 1er avril 1905 fixant les effectifs de l'armée et portant que ces derniers seront augmentés graduellement, de façon à atteindre, au cours de l'année budgétaire 1909, le chiffre de 504 665 simples soldats, et en 1910 le chiffre définitif de 565 839 hommes de troupe, plus environ 25 000 officiers, 85 000 sous-officiers et 19 000 volontaires d'un an. (Il importe de remarquer à ce propos que les bataillons d'infanterie de marine, la gendarmerie, la brigade d'occupation de Chine, etc., etc., ne sont pas compris dans les chiffres ci-dessus.) En 1910, l'armée allemande comptera 633 bataillons d'infanterie (625 en 1905); 510 escadrons de cavalerie (482); 574 batteries de campagne; 40 bataillons d'artillerie à pied (38); 29 bataillons de pionniers (26); 12 bataillons de troupes de communications (11) et 23 bataillons de train.

La valeur des plumes.

Sait-on que les plus belles plumes qui ornent les chapeaux de nos mondaines viennent du Mato Grosso, un des états intérieurs du Brésil? On ne se figure pas à quelles races se livrent les Indiens Caetés, Botocodis, Croates et autres, pour se procurer ces plumes, qui proviennent des hérons gris, des oiseaux de paradis, des

mandons, etc. Le commerce de ces articles prend de jour en jour une plus grande importance, car la mode ne s'en lasse pas.

Il nous a paru intéressant de rechercher la valeur de ces plumes sur les marchés de Paris, Londres et New York.

Les crosses valent 5.000 à 5.500 fr. le kilo; les aigrettes, 900 à 1.200 fr. le kilo; les queues d'oiseaux de paradis, 25 à 30 fr. pièce; les hérons gris, 10 à 12 fr. le kilo; les mandons, de 2 à 3 fr. le kilo.

Il est facile de se rendre compte du prix que peuvent atteindre certains chapeaux.

CAUSERIE.

La gouvernante de Musset. — Yoel Rey. — Les mémoires du lieutenant de prisonniers Cumberland.

Dans une vieille maison d'une vieille rue parisienne près de l'Elysée, vit une très vieille femme au milieu de souvenirs du poète de la Jeunesse: c'est l'ancienne gouvernante de Musset. Mme Martellet, Adèle Ollivier, de son nom de jeune fille a dirigé pendant dix ans la modeste maison du poète, l'a soigné avec un affectueux dévouement. Elle connaît les tumultueuses aventures d'Elle et de Lui, et bien d'autres encore, et plus d'une fois aux heures d'abattement consolait le poète désemparé. C'est elle qui le soutenait lorsqu'il rentrait fatigué de cette abstinence où il cherchait l'oubli, couchait maternellement ce grand et délicat enfant du siècle et plaignait près de lui quelque fraîche tizane. Enfin, ce fut elle qui assista aux dernières heures de sa vie et lui ferma les yeux.

Mme Martellet ne s'en est pas tenue là. Elle a défendu la mémoire de son cher poète, elle a écrit sur lui des notes précieuses à consulter. Voici les noms, prénoms, titres et qualités du roi Alphonse XIII qui est l'hôte de la France: Don Alfonso, Leon, Fernando, Maria, Santiago, Isidore, Pascal, Marciano, Antonio.

Roi d'Espagne, de Castille, de Léon, d'Aragon, des Deux-Siciles, de Jérusalem, de Navarre, de Grenade, de Tolède, de Valence, de Galice, de Majorque, de Minorque, de Séville, de Sardaigne, de Cordoue, de Corse, de Murcie, de Jaen, d'Algérie, de Gibraltar, des Iles Canaries, des Indes Occidentales et orientales, de Constantinople; Archiduc d'Autriche, duc de Bourgogne, de Brabant et de Milan; Comte de Habsbourg, des Flandres, du Tyrol et de Barcelonne; Seigneur de Biscaye et de Molise; Majesté très catholique.

On se rappelle avoir lu tous ces noms sur la fameuse médaille qui fait tout à coup millionnaire la bonne Mlle de Forchéot Gaël, dans le "Roman d'un jeune homme pauvre".

Beaucoup de personnes se souviennent encore des remarquables expériences de M. Stuart Cumberland, le "héros de pensée". Après avoir parcouru le monde et soumis à son mystérieux pouvoir les cerveaux des personnes les plus remarquables des deux hémisphères, le devin publie ses "Mémoires". Parmi les monarques européens, il constate que tous ne sont pas également sensibles à

son action magnétique. Le meilleur "sujet" qu'il ait rencontré est le souverain Edouard M. Cumberland conte une curieuse anecdote. Il se rencontre avec le monarque à Waddesdon, le château du baron Ferdinand de Rothschild. Edouard VII, alors prince de Galles, lui demanda de dessiner l'objet auquel il songeait. Pris de court, l'expérimentateur avoua qu'il était un peu artiste. Cependant, il posa son crayon sur une feuille de papier en saisissant dans sa main gauche la main droite du prince. Le crayon traça péniblement la silhouette d'un éléphant, telle qu'un enfant de quatre ans pourrait la dessiner. Rien n'y manquait, cependant, sauf la queue. Or, Edouard VII reconnut que cette omission était exacte: il venait de penser à un éléphant abattu par lui dans les forêts de Ceylan et qui, précisément, manquait d'appendice caudal!

La mission que le gouvernement de la République envoie à Berlin, pour le représenter au mariage du prince héritier d'Allemagne, aura à sa tête le général de Lacroix et comprendra en outre M. François Arago, le colonel de Marolles et M. Guillemet.

Le général de Lacroix est un des officiers les plus estimés de l'armée française. Né à la Grand-Jatte, il est âgé de soixante ans. Après avoir acquis tous les grades dans l'infanterie, il s'est spécialisé dans le service de l'état-major. Commandant de l'école de guerre, puis sous-chef de l'état-major général, il a été promu divisionnaire en décembre 1901. Il commande actuellement le 14e corps et exerce le gouvernement militaire de Lyon. Sa puissance de travail et sa haute courtoisie l'ont classé au tout premier rang. Le général de Lacroix est commandeur de la Légion d'honneur.

M. François Arago est ministre plénipotentiaire et député des Alpes-Maritimes. Entré de bonne heure dans la diplomatie, il fut d'abord attaché à l'ambassade de Berne que dirigeait son père, M. Emmanuel Arago. Chef du service des sections étrangères à l'Exposition de 1900, il a été, depuis, chargé de plusieurs missions importantes. Le comte de Marolles, né le 3 mai 1851, était encore capitaine de vaisseau lorsqu'il prit part, en 1900, à l'expédition de Chine. Il fit partie du détachement Seymour, qui avait reçu la tâche de délivrer les légations, et s'y distingua par sa brillante bravoure.

M. Guillemet, secrétaire d'ambassade de 1re classe, est chef adjoint du cabinet de M. Delcassé. Il était à la Nouvelle-Orléans l'an dernier.

WEST END. Le succès des artistes et de l'orchestre de West End s'accroît chaque soir, et il durera jusqu'à l'inauguration du nouveau programme, dimanche soir. On dit beaucoup de bien des nouveaux numéros qui seront présentés la semaine prochaine.

St-Petersbourg, 1er juin, 7 h. 10 p. m. — Un journal du soir publie une histoire sensationnelle d'un correspondant de Paris annonçant qu'il est à même de dire qu'après l'échange de nombreux télégrammes, hier soir, entre le ministre des affaires étrangères en France et l'ambassade de France ici, M. Bonnard, l'ambassadeur français est reparti en toute hâte de Paris pour St-Petersbourg à la requête de la Russie afin de s'entendre sur des négociations de paix, la France ayant convenu de demander à toutes les puissances d'agir de concert avec elle pour amener un accord entre les deux puissances dans le cas où les termes du Japon ne seraient pas onéreux.

L'histoire a été démentie au ministère des affaires étrangères et à l'ambassade française, mais il y a quelque raison pour croire que M. Bonnard est chargé d'un message direct du ministre des affaires étrangères Delcassé engageant la Russie à faire la paix.



LE PRINCE DE MONACO.

S. A. S. le prince de Monaco a fait à l'Institut une communication au sujet d'un hélicoptère qui a été expérimenté devant lui récemment au Musée océanographique de Monaco. Cet hélicoptère, breveté, a été imaginé par M. Maurice Léger, ingénieur des arts et manufactures, ingénieur-conseil de Son Altesse sérénissime.

L'appareil expérimenté est une réduction en demi-grandeur de celui qui doit enlever une personne. Il comporte deux hélices coaxiales tournant en sens inverse et prenant leurs réactions rotatives l'une sur l'autre. La marche horizontale est obtenue en inclinant vers l'avant l'axe commun des hélices. Le caractère de gouvernail est oblique, ce qui permet d'orienter l'appareil aussi bien pendant la montée que la descente que pendant la marche.

Les hélices, construites en tôle d'aluminium contre-ventées, mesurent 6m 25 de diamètre et 1m 75 de largeur. Elles effectuent une révolution parfaite. Chaque d'elles pèse 21 kilos. Le poids total enlevé était 110 kilos: il a été soulevé à chaque expérience par une force de 5 chevaux.

On voit donc que les hélicoptères sont, en l'état actuel de l'industrie, capables de donner une solution parfaite du problème de la navigation aérienne. Il y a lieu d'espérer que bientôt un hélicoptère de ce modèle fonctionnera libre dans l'air.

Histoire sensationnelle.

Washington, 1er juin. — La légation japonaise a rendu public aujourd'hui le rapport suivant: "Huitième rapport de l'amiral Togo reçu le 31 mai. Le commandant Kasaga est retourné cet après-midi avec les survivants du "Dimitri Donskoi".

Rapport de l'amiral Togo.

Tokio, 1er juin, 7 heures du soir. — Le ministère de la marine japonais a publié aujourd'hui le rapport complet des événements qui se sont déroulés pendant les journées des 27 et 28 mai dans la mer du Japon. Ce rapport est le suivant: "Le cuirassé russe "Oliabha" fut gravement avarié au commencement du combat, samedi après-midi. Ce navire coula à bas peu après 3 heures. Le cuirassé "Sissoi Veliky" subit bientôt le même sort.

"Les croiseurs cuirassés "Amiral Nakhimoff" et "Vladimir Monomach" après avoir été quelque peu avariés durant l'après-midi furent complètement désemparés par les attaques de torpilleurs qui commencèrent à la nuit. "Ces deux navires dérivèrent dans les environs des îles Yu, où ils furent découverts dimanche matin, 28 mai, par les croiseurs auxiliaires "Shilano", "Yawata", "Tinnan" et "Sado", qui se préparaient à les capturer lorsqu'ils coulerent.

"Les équipages des croiseurs auxiliaires recueillirent 915 marins russes des équipages des deux navires coulés. "Le cuirassé "Navarin" fut frappé par quatre torpilles dans la nuit de samedi, 27 mai, et coula vers 10 heures. Les survivants du "Navarin" confirmèrent le récit de sa destruction. "Les croiseurs "Nitska" et "Ozawa" couvrirent le croiseur russe "Svietlana" dimanche matin à 9 heures, dans les environs de la baie de Chappyan, et l'attaquèrent immédiatement. Le "Svietlana" ne tarda pas à couler.

"Le commandant du "Nitska" rapporte qu'il croit que les croiseurs russes "Jemtschug" et "Ouzora" ont été coulés par des torpilleurs dans la nuit du 27 mai. "D'après ce rapport la partie principale de l'escadre ennemie peut être considérée comme annihilée. "Les derniers rapports reçus à Tokio prouvent que dans la nuit du 27 mai nos torpilleurs Nos 35, 35 et 95 ont été coulés par le feu de l'ennemi. La plus grande partie des équipages de ces torpilleurs a été sauvée.

"A part la perte de ces trois navires notre escadre n'a pas subi d'avaries valant la peine d'être mentionnées. "Nous nous attendions à une forte perte de vies, mais tout compte fait nos pertes sont comparativement légères. Elles ne dépassent pas 300 tués ou blessés. Nous donnerons aussitôt rapidement que possible la liste de nos pertes afin de rassurer les familles et les amis de nos marins. "Les navires des deux flottes étaient en ligne de combat et couvraient une grande étendue. "Le premier jour du combat, l'atmosphère était obscurcie par un épais brouillard qui, joint à la fumée des canons, rendait la vue du combat impossible, et j'ai dû attendre les rapports des capitaines avant de vous transmettre tous les détails de l'engagement".

Huitième rapport de Togo.

Washington, 1er juin. — La légation japonaise a rendu public aujourd'hui le rapport suivant: "Huitième rapport de l'amiral Togo reçu le 31 mai. Le commandant Kasaga est retourné cet après-midi avec les survivants du "Dimitri Donskoi".

Kasaga rapporte que dans la

matinée du 29 mai le capitaine du "Donskoi" a ordonné d'ouvrir les vannes Kingston. Peu après ce navire sombra. Son équipage et les survivants de l'"Oliabha" et du torpilleur "Doiwa" qui s'étaient réfugiés à bord débarquèrent dans l'île Urleung. "Il parait que le torpilleur Buiny qui avait recueilli à son bord Rojstvenky et l'état-major du navire-amiral ainsi que 200 hommes de l'"Oliabha", coula dans la matinée du 28 mai. Rojstvenky et son état-major furent transférés sur le "Bisdivoy". Ce dernier navire fut capturé dans la soirée par nos croiseurs.

"L'"Oliabha" au dire des survivants a eu sa tour conique percée par le premier obus tiré de notre flotte. Cet obus tua l'amiral Voelkersam et les officiers qui se trouvaient à ses côtés. A trois heures de l'après-midi ce navire coula à bas.

"Les survivants du Donskoi déclarent qu'ils ont vu deux contre-torpilleurs sombrer au fort de la bataille, le 27 mai. Si ces déclarations sont véridiques les Russes ont eu cinq contre-torpilleurs coulés.

Détails confirmés.

Washington, 1er juin. — La légation japonaise a reçu aujourd'hui une dépêche officielle de Tokio confirmant point par point les détails donnés par la Presse Associée sur le désastre de la flotte russe.

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris. \$12.00. Un an \$120.00. 6 mois \$60.00. 3 mois \$30.00.

EDITION HEBDOMADAIRE

Parmi nous le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris. \$6.00. Un an \$60.00. 6 mois \$30.00. 3 mois \$15.00.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent y avoir droit doivent adresser leur mandat.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

La Séductrice

GRAND ROMAN INEDIT Par René Vincz

QUATRIEME PARTIE

Trois Coeurs de Femmes.

DEUXIEME MAL ANCHETIS.

En même temps, vous m'arrêtez une voiture de cercle. — Bien, monsieur. — John rediarsap, Olivier, soucieux, alluma une cigarette. L'hôtel qui possédait à Paris, rue des Ecuries-d'Artois, le comte de Mirebeau, était un vaste quadrilatère à la façade haute, noireâtre, lugubre, sur laquelle d'immenses persiennes étaient presque constamment closes. Cette après-midi-là... une radiance après-midi... dans le grand salon, dont quatre fenêtres ouvertes donnaient sur un jardin humide on avait posé quelques arbres grêles... le comte de Mirebeau allait et venait... en attendant son fils... Le sec et sévère vieillard, aux cheveux courts et aux favoris tout blancs, n'avait jamais eu l'air plus sec et plus sévère... Tout en allant et venant, il songeait durement, une ride verticale à son large front. Parfois, du poing ou du pied, il bousculait les meubles... de vénérables membres d'acajou massif... et plaçait et déplaçait les sièges, garnis de velours verdâtre largement broché de dessins sans grâce... Toutes les minutes, il consultait la pendule qui ornait le cheminée... une massive pendule empire... Et il grommelait sourdement: — Mon coquin de fils est bien capable de ne point se ren-

dre à mon ordre... Ah! vertu dieu!... s'il en prend ainsi à son aise avec moi, il s'en mordra les pouces plus tard!... Ne me connaît-il donc pas encore? Et il allait... Et il venait... Sa physionomie se faisait de plus en plus farouche, bien que... à la vérité... il est depuis fort peu de temps envoyé à son fils les quelques mots qui le menaçaient. — Mais un domestique chenu ouvrit la porte du salon, et annonça: — Monsieur Olivier... Et celui-ci entra, et tendit la main au comte avec un soupçon de désinvolture. — Comment allez vous, mon père? — Et il... — Fort bien... je vous remercie... répondit le vieux gentilhomme en touchant de ses doigts raides et jaunes les doigts souples et blancs de son fils. — Puis, tout de suite, il ajouta, autoritairement, laissant déborder sa colère: — En trois mots: Etes-vous fou? — Il poursuivait de son ton d'homme habitué à signifier des ordres devant lesquels l'on s'était toujours incliné jusqu' alors. — J'entends que ce scandale prenne fin... Je l'entends... Je le veux... Ah! ça... voyons... je vous le demande à nouveau: Etes-vous fou? — Comment!... Vous vous

mariez... vous partez en Russie avec votre femme, une femme dévouée sous tous les rapports... ayant pour elle la naissance... un nom... une fortune considérable... des alliances précieuses... et une beauté extraordinaire... Et, quelques semaines passées, vous abandonnez Sonia à Pétersbourg pour aller courir les grands chemins en compagnie d'une espèce de vieux fou de lord anglais splénétique! — Que d'adjectifs... fit Olivier entre haut et bas. — Vous avez dit... Interrogés le comte de Mirebeau avec hauteur. — J'ai dit, mon père, que vous traitez avec bien peu de ménagement une personnalité comme celle de lord Randal Leslie, comte de Montague, apparenté aux anciens rois d'Irlande, et jouissant d'un revenu de cent mille livres sterling... Et, souriant, Olivier se laissa tomber dans un fauteuil. Légèrement décontenancé par la réplique de son fils... et par ses attitudes franchement dégagées... le vieux comte fit une légère pause... Puis, la réaction se produisant, il tonna: — Au surplus, monsieur... il ne s'agit pas de lord Leslie... il s'agit de votre femme, monsieur! — Et de moi, aussi!... — De vous, mon père! — Certes!... de moi...

Croyez-vous que je ne sois point touché par les malins propos qui courent sur votre séparation... car, enfin, vous êtes virtuellement séparé de votre femme depuis votre retour à Paris... Olivier inclina la tête. — Et voici plus de huit jours de ceci... reprit le comte. — En effet... convint Olivier. — Mais c'est inconcevable!... — En effet... répéta Olivier... c'est inconcevable... — Imaginez que vous allez mettre au plus tôt un terme à cette abomination... — J'y mettrai un terme tout à l'heure, même, mon père... — Vraiment?... fit le vieillard. — Oui... Au moment où j'ai reçu votre mot, je m'apprêtais à me rendre chez ma femme... — Pour lui présenter vos excuses?... — Pas tout à fait... Olivier s'était levé. Il ajouta: — Est-ce que, par hasard, ma femme n'est plainte à vous de l'abandon dont elle a été l'objet?... — Abandonné, le comte répondit machinalement: — Oui... Elle s'est plainte... à moi... — Quand cela?... — Dès matin même... — Dans quel but?... — Mais pour que j'aie de mon autorité sur vous et afin de vous ramener à votre devoir...

— Surtout afin de la tirer, n'est-ce pas? de la situation très équivoque où la place ma ligne de conduite?... — Eh bien, je vais de ce pas lui porter ma réponse... Olivier avait déjà fait un pas vers la porte. Il se retourna. Et, à présent: — Ne vous en prenez qu'à vous, mon père, de ce qui advient en ce moment... c'est vous surtout qui m'avez poussé à ce mariage néfastes... Or, ce mariage a mal tourné... D'ailleurs, il ne pouvait manquer de tourner ainsi. — Eh bien, acceptez la part de responsabilité qui vous revient dans cette triste aventure... Acceptez-la... Acceptez-la, mon père... — Adieu... Olivier allait sortir, mais son père se précipita, le retint par le bras, puis, avec un peu moins de morgue: — Vous vous en allez?... — Comme vous le voyez... Oui, je m'en vais... — Et où allez-vous?... — Je vous l'ai dit... — Chez votre femme?... — Oui... — Quoi faire?... — Lui annoncer que je pars... — Vous partez?... — Demain matin... — Et pour où donc?... — Pour Londres... — Iriez-vous, par hasard, re-

joindre votre lord Leslie?... — Justement... Je vais rejoindre lord Leslie... Et, à la fin du mois, nous serons en Egypte... — En Egypte?... — Oui... L'envie nous est venue de voir nombre de choses intéressantes: les Pyramides, le désert... Thèbes, les cataractes... — Est-ce possible?... — Ça l'est... — Mais vous serez absent au moins pendant un an?... — Au moins... — D'ailleurs, d'Egypte, sans doute une autre fantasia nous prendra... — Laquelle?... — Celle d'aller voir les Indes, que nous ne connaissons pas... Le comte de Mirebeau crispait ses doigts osseux sur le bras d'Olivier et, d'une voix qui tremblait d'une reprise de colère: — Ainsi, c'est un parti pris?... — C'en est un... — Et il est irrévocable?... — Ob! absolument... — Il vous est indifférent de nous rendre, votre femme et moi, la fable de Paris?... — Oui... — Bât!... Paris s'y fera très bien... Dans huit jours l'on n'en parlera plus... On se reprendra tout simplement à considérer Sonia comme la veuve qu'elle était avant que je ne l'eusse... — Je vous assure que vous n'êtes